

LES LIVRES

Editions Présence Africaine | « [Présence Africaine](#) »

1955/3 N° III | pages 79 à 85

ISSN 0032-7638

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-1955-3-page-79.htm>

Pour citer cet article :

« Les livres », *Présence Africaine* 1955/3 (N° III), p. 79-85.
DOI 10.3917/presa.9553.0079

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Présence Africaine.

© Editions Présence Africaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

NOTES de LECTURE

LES LIVRES

POÈTES AFRICAINS

ESANZO par A. R. Bolamba. **PRESENCE AFRICAINE** 1955.

FLEURS DE LATERITE par F. N'dsitouna.

UN NEGRE RACONTE par K. Paulin Joachim. Imprimerie des Poètes 1954.

PREMIER CHANT DU DEPART par Martial Sinda., Pierre **SEGHERS** Editeur, 1955.

« Les poètes Africains que j'ai eu l'occasion de lire ne me paraissent pas avoir un grand souci de la forme. Cela se comprend d'ailleurs, car ils se veulent avant tout militants. Entièrement absorbés par la lutte qu'ils mènent, ils ne « couvent pas », ne polissent pas leurs écrits. L'urgence de leur combat ne peut s'accorder avec le lent et méticuleux travail d'où naît la parfaite œuvre d'art. »

Telle fut la réponse d'un critique littéraire connu, dont j'avais sollicité l'avis sur la poésie africaine d'expression française. Il est vrai que les poètes noirs ont, pour la plupart, dépassé le stade de l'expérimentation personnelle pour rejoindre les grands thèmes de la lutte collective contre le racisme et l'oppression. Rares sont ceux dont l'inspiration n'est pas fortement marquée par le drame colonial, que ce soit pour regretter « la fraîcheur primitive du pays noir » ou pour chanter une Afrique tendue vers le progrès et la liberté.

Mais il est des poètes pour qui ces problèmes ne constituent pas l'élément dominant de leur activité créatrice et qui se contentent d'écouter les chants et les légendes d'Afrique, de dire son paysage de soleil, ses danses vertigineuses.

Ainsi A. R. BOLAMBA, poète du Congo Belge. Est-ce la prudence (nous connaissons la particulière... sévérité de l'administration royale) qui incite BOLAMBA à s'éloigner des thèmes trop dangereux ? Car il est impossible qu'il n'ait vu de son pays que ce qu'il raconte. J'ai d'ailleurs l'impression que dans son poème « Lokolé » le poète Congolais nous laisse deviner le fond de sa pensée :

Lokolé
J'entends hurler la défaite aux abois
J'entends les râles
de l'égoïsme
Place à l'esprit
Il trône dans mon cœur

Dans mon cœur sonnent les trompettes
De la victoire
Victoire de Lokolé
Ma victoire, Notre Victoire.

Parfois l'image jaillit, colorée, chaleureuse, gonflée d'une sève toute africaine

Les collines font le gros dos
Et sautent par dessus les marigots
Qui tournent autour de la calebasse
du Grand-Esprit.

Avec Francis N'Dsitouna le ton devient brutal et l'émotion change de qualité lorsque nous respirons le parfum violent de ses Fleurs de latérite. Nous entrons de plein pied dans une Afrique aux prises avec les monstrueuses contradictions d'un monde dur, l'Afrique de la chicotte et de l'injustice mais qui ne désespère pas de son avenir. Peut-être ne trouvera-t-on pas chez N'Dsitouna ce que les esthètes appellent « le souffle de la poésie pure » (Au fait qu'est-ce au juste la « poésie pure » ?) On pourra lui reprocher une trop grande sécheresse dans l'expression. Il reste que l'auteur des « Fleurs de Latérite » incarne le poète d'aujourd'hui, celui pour qui l'art n'est rien sans prolongement dans l'action.

Dans son recueil « Un Nègre raconte », Kokou-Joachim nous révèle plus particulièrement l'Africain perdu dans une terre étrangère et qui rêve. Son regard transperce la brume européenne pour se poser sur une Afrique vibrante de rythmes et de chants, pour rassurer une mère inquiète. Ah ! cet amour, ce culte de la mère chez l'Africain ! Il illumine tous ses écrits. Il faut noter aussi l'humour de Kokou-Joachim, un humour grinçant et comme enveloppé d'une discrète amertume. Je regrette pour ma part, la description trop idyllique d'une Afrique des premiers âges opposée à l'Europe technicienne. Mais quand on mesure la violence de notre époque, est-il interdit de rêver parfois à un passé qui fut sans doute moins égoïste et cruel ?

Martial SINDA enfin, dont on ne veut pas croire que seul « le refus injuste d'une bourse d'études « l'anima » soudain d'une grande révolte » se fait notre vigoureux porte-parole lorsqu'il écrit :

... Faites face à la nuit
Faites face, ô fraternels amis de lutte
Aux mensonges de nos Maîtres
Car
Bientôt
Sonnera avec fracas
Le tam-tam gong de la justice humaine.

Il y a des vers charmants, d'une sensualité sans équivoque. Ainsi :

Tu ne sais danser
Ni wala des mains
Ni wala des seins
Ni wala du ventre
Ni wala des reins,
Ni wala du Congo, la Négrresse-fleuve
Aux cuisses noires en diadème de l'arc-en-ciel.

Car les nègres chantent aussi l'amour, l'amour qui en définitive constitue le but suprême de leur combat. Lisez ces jeunes poètes et vous découvrirez en eux un seul souci : La Fraternité des hommes. Et ils ne négligent pas la forme pour autant. Simplement elle n'est pas celle des « tyrans du langage ».

David DIOP.

CHANSONS CUBAINES ET AUTRES POÈMES DE NICOLAS GUILLEN

Nous avons donné dans notre dernier numéro un poème inédit du grand poète Nicolas GUILLEN — Mau-Mau — où l'homme nous apparaît déjà tel qu'en lui-même, rêveur, amer et révolté : **un rêveur-actif** ! Une traduction de Claude COUFFON d'un recueil de quelques-uns parmi les poèmes de cet auteur (1) va nous permettre ici de faire plus ample connaissance avec son univers et lui-même. Cubain né à Cuba, la notoriété couronna son premier recueil **MOTIVOS DE SON** et, très tôt, il l'accède au rang de poète populaire d'Amérique Latine. Le secret de cette réussite, nous le verrons plus bas, tient au fait que Nicolas GUILLEN comprit très tôt les exigences du poète national et se fit un devoir d'être pour les siens, tous les siens, **un carrefour géant** de courants émotionnels.

D'autres recueils traduits en plusieurs langues ont confirmé, depuis, l'originalité de son talent et justifié sa popularité. Grand voyageur, GUILLEN a visité l'Europe, l'Asie, l'U. R. S. S. A Paris, nous avons eu le grand plaisir de l'approcher. A'ors, savons-nous maintenant qui il est ? Laissons- le nous le dire lui-même :

Je suis le fils
L'arrière-petit-fils
L'arrière-arrière-petit-fils d'un esclave

et c'est une force, cela, que de le savoir... Assurément.

C'est de son pays que nous lui demanderons de nous parler ensuite. Écoutons :

Ma patrie est douce au dehors
Et très amère par dedans.

Cette manière de parler de son pays, n'est rien moins qu'originale, inattendue. Ironie ? Certainement pas. Humour ? peut-être. L'humour étant le pouvoir de se rire de tout ce que la vie peut offrir, la faculté de dénigrer la bassesse, sans bassesse. D'ailleurs, si cette figure de Cuba nous surprend, si elle nous échappe, c'est bien parce que nous n'en sommes pas, et que depuis des temps déjà forts lointains, l'on nous a habitué à considérer ces Antilles comme un Eden miniature. Même alors que nous y sommes allés, nos yeux étrangers ne savent pas se débarrasser de ce qu'on nous en a dit : nous n'y voyons que ce que nous voulons y trouver, et pour n'y chercher que ce que nous voulons y trouver, nous n'y trouvons que ce que nous y apportons. Comme dans ces auberges espagnoles des grands chemins... Laissons donc encore une fois un pays, nous parler de son pays, de sa terre...

Aujourd'hui Yankee, hier espagnole
Si señor
La terre qui nous fut donnée
toujours le pauvre la trouvée
aujourd'hui Yankee, hier espagnole
Como no !

(1) *Chansons cubaines et autres poèmes*, de Nicolas Guillen, traduit par Claude Couffon. 1 vol. Seghers, Paris.

Nous voilà bien loin des Iles Merveilleuses, des soirs parfumés, des folles rêveries, de la mer bleue où se mirent des palmiers... Certes, il y a toujours le ciel à Cuba. Mais aujourd'hui c'est un ciel silencieux et froid comme la mort et, certains jours, (peut-être même tous les jours) rempli de cris : râles de morts, cris d'un peuple affamé, souffrant, les cris de la révolte. Mais les palmiers, l'océan ?.. Autres :

Oh Cuba, si je te disais
que ton pa'mier est fait de sang
que ton pa'mier est fait de sang
et tout de pleurs ton océan !

Cuba n'en douterait certainement plus. Elle sait maintenant à quoi s'en tenir, nous aussi d'ailleurs. Bien qu'étrangers, nous avons vaguement après ce chant, j'allais dire ce cri, la sensation d'avoir un jour poussé ce cri dans une existence antérieure, alors que nous sentions monter à la bouche la nausée de l'injustice. Pourtant dans cet enfer où règne le fouet, la touffeur, il y a encore des nègres aux grands pieds plats, des négresses à cueillir par la main du Señor, mais surtout, surtout, le souvenir. Il est là, dans le cœur, sous la peau, dans les yeux même aveuglés par le sang, la sueur... Il reste le souvenir, la mémoire...

Je connais la lagune bleue
Et le ciel qui se plie sur elle.
Le scintillement de l'étoile.
Et la lune.

Nous avons cité abondamment, non par paresse d'esprit mais pour mieux laisser au texte le champ nécessaire pour nous édifier ; pour mieux sentir, car mieux que l'explication savante, le texte lui-même est le meilleur avocat qui soit. Que dire du style du poète ? Rien qui soit édifiant, parce que nous avons à faire ici à une traduction. Et puisque le mot ne peut être qu'un arbitraire à peu près, nous irons chercher au delà ; et puisque nous avons déjà parlé de rêveur-actif, c'est dans cette couverture que nous vous envelopperons. Et que dire du contexte ? Romantisme, symbolisme, surréalisme ? Peut-être bien. Mais surtout, cela s'appelle dans le langage du cœur, la chanson populaire et les mots sonnet, elegia, reviennent souvent en titre, sous la plume du poète populaire d'Amérique Latine. Et c'est pour un poète, plus qu'un mérite, une consécration que de pouvoir quitter les auripeaux des académismes pour revenir goûter aux sources mêmes de son essence. Ce retour aux sources, GUILLEN le réalise avec des moyens très simples, aussi simples que ce peuple cubain auquel il s'adresse et dont il se réclame sans cesse.

Des siècles de critique littéraire nous ont habitués à classer des poèmes en « poésie-évasion » et en « poésie-action ». Ce sont là formules académiques auxquelles GUILLEN se refuse à souscrire. Photographe ? sans doute. Humouriste ? aussi. Passionné ? surtout peut-être. Passionné comme ce peuple dont il a fini par incarner le mode de vie, le soupir, l'espoir, les tribulations et le quotidien boiteux. Et c'est la raison de la popularité de la chanson de GUILLEN, chanson populaire essentiellement et qui plus est acte de foi ; une foi inébranlable en la source intarissable de ses origines négro-africaines, foi inextinguible en la certitude de la liberté, de la délivrance de sa race. D'ailleurs en quoi l'action peut-elle être antinomique de l'évasion si comme il apparaît ici l'action n'est que le rêve réalisé ? C'est ce qui vaut à GUILLEN l'épithète de rêveur-actif que nous avons employé dès le début.

Nous souhaitons que d'autres recueils de Nicolas GUILLEN viennent bientôt nous éclairer ce chemin de la liberté dans lequel nous avons débouché avec lui par ce recueil. Cette anthologie de quelques poèmes seulement d'une somme considérable de pièces poétiques, nous a laissé sur notre soif.

NYUNAI.

DANS LA FORÊT SACRÉE

POURQUOI, par Lydia CABRERA

Collection « La Croix du Sud ». (Gallimard).

Ce qui caractérise la structure du village, c'est l'opposition des champs cultivés et de la forêt. Le jardin est le reflet de l'homme qui l'a tracé, bêché, planté, mais la forêt est le lieu des mystères, où vivent les Esprits et les Morts. M. Varagnac a bien montré que tout le folklore français naît de cette opposition, et des relations qui s'établissent lors des fêtes, entre le jardin et les bois, entre les vivants et les morts : soit que les Morts descendent au Carnaval, avec leurs masques et leurs confettis prophylactiques, danser dans le village, soit que les jeunes gens à cheval, avec leurs bien-aimées en croupe, aillent visiter le monde des Mystères, au mois de l'Initiation.

Nous retrouvons la même opposition et la même participation entre le village et la forêt à Cuba. Les Africains ont porté leurs Dieux, leurs cantiques et leurs danses dans l'île du sucre et du tabac. Ces Dieux vivent toujours, avec les esprits des Morts, dans les arbres, dans les herbes, dans les eaux claires ou limoneuses, dans le monde « sauvage » et c'est là que le descendant d'Africain doit aller les chercher, loin de sa maison, de sa machine à coudre ou de son poste de radio, les appelant, les faisant revenir par la musique des tambours, le sang des sacrifices. Lydia Cabrera vient de consacrer à cette forêt sacrée, à ses plantes charnelles, à ses herbes pleines de vertus médicinales ou mystiques, aux Ombres divines qui errent parmi les arbres, les orages ou les rivières, un beau livre de science et d'amour : EL MONTE, Igbo Finda, Ewe Orisha, Vititinfinda (Ediciones C. R., La Habana).

Mais à cette première opposition s'en ajoute une autre, celle entre les descendants des Yorouba, les Loucoumis comme on les appelle à Cuba, et les descendants des Congos. Les premiers ont porté avec eux une riche mythologie, un polythéisme analogue à celui des Grecs ; ils sont, si l'on veut, les mystiques de Cuba ; ce qu'ils cherchent avant tout, c'est la communion avec le Divin par la danse extatique qui les métamorphose un moment en Dieux. Les Congo au contraire font peur, ils savent des secrets terribles capables de jeter la mort ou la folie autour d'eux, ce sont les sombres magiciens, qui arrachent les âmes de leurs victimes pour en faire les esclaves de leurs maléfices. Les uns et les autres vont dans la forêt sacrée, mais mus par des desseins différents ; ils sont obligés pourtant de suivre le même rituel, de chanter les cantiques qui plaisent aux Morts ou aux Dieux, d'attendre certaines heures, pour cueillir l'aché des plantes et de déposer, en guise de remerciement, leur obole à la divinité, un peu de tabac, un sou, un oiseau agonisant.

El Monte est un livre de science, avec des mythes, des rites, minutieusement décrits, des listes d'herbes mystiques ou magiques. POURQUOI, qui vient d'être traduit en français dans la collection dirigée par Roger Callois est un livre de contes. Mais les deux se complètent. Lydia Cabrera y décrit en effet la même forêt sacrée, domaine d'Osain, d'Eleggua, des diables, des âmes malfaisantes, des chemins qui se referment sur les voyageurs pour les égarer, des bêtes qui parlent comme des hommes, des eaux vivantes. Un de ces contes, « La Tortue porte sa maison... » nous parle d'un jeune orphelin Fékue qui a su lier des relations d'amitié avec les plantes et les arbres. Eh bien, Lydia Cabrera a réalisé le même miracle

d'amour. Je suis certain qu'elle a dû déposer elle aussi un peu de tabac pour Osain qui n'a qu'un œil, un bras, une jambe, qu'elle a chantonné dans la nuit avec ses sœurs noires de Cuba, les chants mystérieux. Et les Dieux Africains ont aimé cette blanche à l'égal de leurs enfants noirs et lui ont donné l'art de participer, de lier amitié avec les arbres, les herbes, les rivières, les montagnes. Et c'est ce qui fait le charme unique de ce livre, ce sentiment tellurique, ce don de voir ce que nous autres nous ne savons plus voir.

L'amour est contagieux. Car la traduction de Francis de Miomandre ne laisse rien perdre de ce charme. Elle conserve toute la poésie de l'original. Je lis le texte espagnol et le texte français avec le même enchantement. Je sais bien que Francis de Miomandre est un excellent traducteur, il a donné du *Dom Casmurro* de Machado de Assis une version remarquable, mais ici il y a plus et mieux que traduction, il y a participation au même mystère africain, au même ensorcellement. *POURQUOI* est un livre magique.

Cette sagesse africaine va très loin. Elle explique ce que nos savants ne peuvent que constater. M. Bachelard par exemple a écrit un certain nombre de livres sur la psychanalyse de la matière et il s'étonne dans l'un d'entre eux que le poète ait pu avoir une expérience profonde de l'air, de l'eau douce, du feu, de la terre ou du minéral, mais qu'il n'existe nulle part une expérience profonde de la mer. Or il suffit de lire le conte intitulé « La Terre trouve en l'homme un débiteur honnête » pour comprendre à travers le mythe ce refus de la mer à l'homme. Je ne transcris que la fin du récit :

« Ils appelèrent Sambia, qui trouva l'arrangement juste et le traité fut conclu entre l'Homme et la Terre.

Plus tard, l'Homme s'entendit avec le Feu, fit des pactes avec les Esprits, avec les Bêtes, avec la Montagne et le Fleuve. Mais il ne put jamais rien convenir avec la Mer ni avec le Vent ».

Autrefois, ces contes étaient dits dans les nuits d'Afrique par les Akpalo yorouba, les griots, les vieux Congo. Ils sont passés de là aux femmes de Cuba, aux nourrices des petits blancs, aux femmes de chambre esclaves, aux guérisseuses qui savent le secret des racines et des feuilles, mais dans ce passage d'une société à une autre, des phénomènes de métissage se sont produits, des traditions diverses se sont rencontrées et se sont mariées. D'abord la tradition loucoumi et la tradition Congo. La mystique et le magique. Mais aussi la tradition africaine et la tradition européenne, les Diables médiévaux et les Esprits ancestraux, Osain et les fées celtiques, pour donner naissance à des contes délicieusement mulâtres. Des contes qui ont toute la sensualité des petites mulâtresses de Cuba. Qui ont le même feu que la cuisine, elle aussi mulâtresse, piments d'Espagne et piments d'Afrique. Mais l'Afrique domine toujours, et je reconnais au passage des histoires lues dans des livres africains, les citrouilles d'Obbara, la gloutonnerie de la Mort, Ikou. Ce sont des mythes des Babalaôs qui se sont détachés des cœduns, des sorts de l'Ifa, pour vivre une vie à part, une vie de conte... Tandis que les légendes européennes, comme celle du Diable qui danse jusqu'à l'épuisement, deviennent légendes à saveur africaine en s'unissant aux mythes des Jumeaux, tout comme les herbes natives de Cuba quand on les écrase dans de l'huile de palme doivent prendre la saveur parfumée du pays des Yorouba.

Certains de ces contes sont de vieux amis à moi. De vieilles connaissances du Brésil où les Yorouba et les Congos existent aussi. Où l'on adore toujours les Jumeaux et Ochoum, Yemanja et Eschou. Comme à Cuba. Et où l'on raconte des histoires de jeunes filles enlevées dans des sacs et qui chantent dans la prison de l'Ogre. Ou celle de l'origine des races que Lydia Cabrera met au début même de son recueil. Et qui d'ailleurs se retrouve également en Afrique. J'ai même vécu une de ces histoires, une de celles que Lydia Cabrera donne dans « Le sage se méfie même de son Ombre ».

Nous habitons alors près d'un cimetière. Et nous avons pris un taxi pour regagner notre maison. Il était près de minuit. Le chauffeur était un portugais, un brave portugais qui devait avoir sa femme blanche en terre

luse et sa femme noire à Sao-Paulo. Il se retournait tout le temps pour nous regarder et nous nous étonnions, ma femme et moi, de ce qu'il fasse ainsi plus attention à nos personnes qu'à son volant. A la fin, quand nous eumes dépassé le mur du cimetière, où sous la lune on voyait se dresser la cime des tombes blanches, il nous dit : « Un de mes amis a conduit l'autre jour une jeune fille par ici et puis, lorsqu'il est parvenu au bout de la rue et qu'il s'est retourné pour lui demander où il désirait qu'il la dépose, il n'y avait plus personne dans la voiture ; simplement un billet de banque sur la banquette pour payer la course... C'était une morte ! En passant devant le cimetière, elle s'était volatilisée, elle était allée rejoindre sa demeure souterraine. Le pauvre ! il est depuis à l'hôpital, il est devenu fou ». Ce qu'il ne disait pas, mais que nous sentions très bien, c'est qu'il nous avait pris nous aussi pour des Ombres du cimetière. D'autant plus que nous lui avions demandé pour nous rendre chez nous de passer devant le cimetière et que nous parlions français dans la voiture, ma femme et moi. Peut-être s'imaginait-il que cette langue, qu'il ne connaissait pas, était la langue des Morts, qui doit être différente de celle des Vivants. Et c'est pourquoi il se retournait si souvent pour voir si nous aussi, nous n'allions pas disparaître brusquement, nous évanouir dans la nuit, ou perdre notre chair, devenir des squelettes et rejoindre, parmi les cyprès, le grand sabbath des ossements à minuit...

Que les lecteurs français prennent avec ces contes le plaisir que je ne cesse d'y prendre. Qu'ils ouvrent leur maison de briques ou de pierres, leurs salons Louis XV ou leurs salles à manger Renaissance et leurs cours citadins, à la forêt envahissante, à la danse de Oxum, « la putain divine », à tous les parfums qui viennent des Antilles nègres et aux Bêtes qui parlent comme aux hommes.

Roger BASTIDE.

LES MANDARINS

par Simone de BEAUVOIR.

(Gallimard).

Il n'était pas nécessaire qu'on lui décernât le prix Goncourt pour que le roman de Madame Simone de BEAUVOIR émergea de la profusion romanesque de la fin de l'année. La personnalité de l'auteur, les qualités objectives de l'ouvrage auraient dû suffire à lui assurer une large audience. Mais ceci est une autre histoire.

Du strict point — de — vue romanesque ce livre ne fait pas figure d'événement, du moins n'est-il pas écrit pour rien. Simone de BEAUVOIR tout comme Jean-Paul SARTRE et leurs amis n'écrivent pas pour rien, c'est même là le problème posé dans ce livre : les Mandarins, ces intellectuels de gauche se demandent au lendemain de la Libération qu'elle sera la nature de leur engagement : que faire ? et comment faire ? Comment faire pour concilier la valeur d'universalité inhérente à leur conception de la vérité et l'ambiguïté de leur situation ? C'est la question que se posait SARTRE dans l'essai de 1948 : « Qu'est-ce que la littérature ? » Sans doute les situations changent mais pour ceux qui sans aliéner leur liberté veulent participer à l'édification de ce monde, il y aura toujours une problématique de l'engagement. On retrouvera ces très humains paradoxes — et quelques autres — incarnés et lucidement revécus dans le roman de Simone de BEAUVOIR.

J. H.